



« Dans son inconscient, chacun de nous tue et viole », disait Stanley Kubrick pour justifier les dérives d'Alex et de sa bande. Le film place le spectateur face à ses pulsions refoulées.

Dans un futur assez proche, Alex, jeune chef d'une bande de voyous, sème violence et terreur au hasard des virées des "droogs" : un clochard ivrogne, un couple dans sa maison isolée en font, entre autres, les frais, avec une brutalité exceptionnelle. Mais Alex est arrêté : pour le maître de la psychanalyse du moment, il sera le cobaye d'une cure de dé-criminalisation et de dé-sexualisation. Après un séjour en prison, on va le conditionner : c'est une cure de désintoxication de la violence. Alex commence alors à parcourir à l'envers le chemin qui l'a mené dans le laboratoire. On lui rend sa liberté après une dernière épreuve publique où il lèche les bottes de l'homme qui vient de le rosser et où il est incapable de répondre à l'appel d'une fille nue qui s'offre à lui. Il va essayer alors de se suicider...

" Orange Mécanique parle des tentatives pour limiter le choix de l'homme entre le bien et le mal. (...) Une interprétation très intéressante en a été faite par Aaron Stern, président de la Motion Picture Association qui est aussi psychiatre. Selon lui, Alex, au début du film représente l'homme dans son état naturel. Lorsqu'on le "soigne" cela correspond psychologiquement au processus de la civilisation. La maladie qui s'ensuit est la névrose même de la civilisation qui est imposée à l'individu. Enfin la libération que ressent le public à la fin correspond à sa propre rupture avec la civilisation. Tout cela bien sûr opère à un niveau inconscient. Ce n'est pas ce que le film dit littéralement, mais cela fait partie de ces choses qui provoquent l'identification du spectateur avec Alex

(...) Le film joue sur deux niveaux. De la même façon que le contenu littéral d'un rêve n'est pas le sujet profond du rêve, de la même façon, le contenu littéral d'un film ne représente pas nécessairement ce à quoi vous réagissez dans le film. Au niveau conscient, Orange mécanique traite de l'immoralité qu'il y a à priver un homme de sa faculté de choisir librement entre le bien et le mal, même si cela est fait dans l'intention d'améliorer la société - disons pour réduire la vague de criminalité. D'autre part, il fait la satire de la tentative du gouvernement pour introduire des comportements psychologiques afin de restaurer l'ordre et la loi. Tout cela est relié à la volonté d'organiser scientifiquement la société. (...)

Le prêtre représente le point de vue moral du film. Vous devez faire très attention dans une satire, si l'un des personnages exprime ce que vous voulez dire. Il ne faut pas qu'on le reconnaisse comme quelqu'un de trop admirable (...)

La conclusion montre l'alliance entre le voyou et les autorités. Le gouvernement utilise désormais la violence des pires membres de la société pour ses propres fins : l'alliance avec Dim et Georgie qui sont devenus des policiers et bien sûr avec Alex. On doit voir la dernière scène dans son contexte satirique. "J'étais bel et bien guéri" ressemble ici au cri du Dr Folamour : "Mein Führer, je marche !" Et l'image d'Alex comme l'enfant nourri à la cuillère de cette société totalitaire et complètement corrompue fournit un comique au premier niveau et un excellent symbole. (...) Le ministre est de toute évidence un tory. Ce n'est pas un socialiste (...) Patrick Magee représente l'opposition d'extrême gauche ("radical"). Il dit que le peuple doit être mené, conduit poussé "le peuple vendra sa liberté pour une vie plus facile" les voilà donc, les activistes d'extrême gauche. Ce n'est pas un libéral.

"

Se référant à Cocteau, Kubrick apprécie l'art moderne quand il arrive à étonner et non lorsqu'il est un simple décor bourgeois. Par ailleurs il ne peut que constater "l'échec de la culture dans le domaine moral". Les nazis écoutaient Beethoven. Certains d'entre eux étaient des gens très cultivés. Cela n'a changé en rien leur comportement moral".

Les trois premières séquences utilisent un travelling arrière qui part d'un gros plan et qui lentement découvre le décor. La scène avec les deux filles est filmée en accéléré pour montrer une rencontre sexuelle banale sans passion physique ni amour, la plupart des scènes d'action sont filmées caméra à la main (Georgie et Dim conduisant Alex dans le bois pour le rosser, la lutte avec la femme aux chats). L'essentiel du film est tourné en décor naturel sauf le Korova Milk bar, l'entrée de la salle de bain chez les Alexander et le vestiaire de la prison, construits dans une usine désaffectée

Variation par rapport au roman : Burgess a rajouté un chapitre supplémentaire à son livre (sous pression de l'éditeur ?) avec une fin optimiste. Kubrick a été scandalisé par cette fin et en est resté à la première version. Chez Burgess, l'action est davantage située dans le futur. Dans le livre, la femme aux chats est beaucoup plus âgée, ici elle remplit la même fonction, elle est très antipathique. Suppression de la séquence du meurtre dans la prison, le film étant déjà très long. Alex n'est plus un adolescent car impossible de trouver un acteur de 16 ans pour le rôle.



Titre original	A Clockwork Orange
Réalisation	Stanley Kubrick
Acteurs principaux	Malcolm McDowell Patrick Magee
Scénario	Stanley Kubrick
Production	Stanley Kubrick
Société(s) de distribution	Warner Bros. (France)
Pays d'origine	 Royaume-Uni
Langue(s) originale(s)	Anglais
Genre	science-fiction anticipation thriller
Durée	136 minutes
Sortie	1971

Orange mécanique (A Clockwork Orange) est un film britannique de Stanley Kubrick, sorti sur les écrans en 1971.

Adapté du roman d'Anthony Burgess, L'Orange mécanique (A Clockwork Orange dans son édition originale britannique)[1] publié en 1962, ce film est à classer dans les films d'anticipation, mais peut également se voir comme une satire de la société moderne. Ici, c'est une vision d'une cité urbaine où les jeunes ont pris le pouvoir qui est présentée au spectateur. Le film est aussi un peu futuriste, très violent, très psychologique, avec un côté drôle et parfois dramatique. Dans ce film, Stanley Kubrick semble surtout privilégier le climat malsain et dérangeant qui se dégage, ainsi que le côté viscéral, plutôt que la violence graphique visuelle.

Synopsis

Ce qui suit dévoile des moments clés de l'intrigue.

En Angleterre, dans un futur pas forcément éloigné mais à l'ambiance très futuriste (décors, mobiliers), Alex DeLarge, jeune délinquant passionné par la musique de Beethoven (« Ludwig van ») est obsédé par le sexe et adepte de la violence (ultraviolence dans son propre jargon).

Alex et sa bande, les droogs ou droogies, s'expriment dans un argot anglo-russe auquel l'auteur du roman, Anthony Burgess, a donné le nom de Nadsat, le mot droog faisant ainsi référence au mot « ami » en russe. Leur boisson préférée est le Moloko+ (lait en russe), un lait « dopé » (speed, crack et mescaline synthétique). Ils errent dans la ville en enchaînant passages à tabac, viols et affrontement avec bandes ennemies.

Un jour, un cambriolage dégénère en meurtre et, trahi par ses « fidèles droogs », Alex est arrêté par la police et condamné à 14 ans de réclusion criminelle. Deux ans plus tard, pour sortir de prison, il se porte volontaire pour tester une thérapie révolutionnaire, financée par le gouvernement dans le cadre d'un programme expérimental d'éradication de la délinquance. Le traitement est basé sur un principe semblable à celui des réflexes de Pavlov, consistant en un conditionnement classique. Il s'agit d'amener Alex à associer certains stimuli (des scènes de violence ou de sexe projetées sur un écran qu'il est forcé de regarder) aux douleurs provoquées par les drogues qu'on lui administre au cours de ce traitement. Lors d'une des séances est projetée une série de scènes de l'Allemagne nazie dont la bande-son est la Symphonie n° 9 de Beethoven, ce qui va paradoxalement transformer son admiration pour ce chef d'oeuvre en une profonde aversion, montrant l'évidente efficacité du traitement. Après sa remise en liberté, il apparaît totalement inadapté et sans défense face au reste de la société.

En effet, par un concours de circonstances, il rencontre successivement un vagabond qu'il avait auparavant passé à tabac, puis deux de ses anciens droogies, reconvertis en policiers depuis son arrestation, qui vont tous profiter de son impuissance pour le violenter. À bout de force, il se réfugie chez un homme, qui s'avère encore être une de ses anciennes victimes. Celui-ci, désireux d'affaiblir le gouvernement en place en dénonçant ses procédés totalitaires, décide de « faire d'une pierre deux coups » en utilisant la sensibilité d'Alex à la Neuvième Symphonie pour le pousser au suicide: de cette manière, il compte venger l'agression qu'il avait subie tout en faisant ensuite attribuer cet acte à la cure critiquée. Mais, la tentative de suicide échoue et Alex est finalement sauvé et pris en charge par le ministre de l'Intérieur. Celui-ci décide d'instrumentaliser les penchants d'Alex pour en tirer profit.

Une impitoyable critique sociale

Tant l'« ultra-violence » qui sous-tend tout le film que la dernière réplique d'Alex, disant « Je suis guéri », simplement parce que le lavage de cerveau n'agit plus, peuvent conduire à une mauvaise interprétation du film. C'est d'ailleurs parce qu'il craignait que des jeunes trop influençables y voient un panégyrique de la violence que Kubrick a accepté de retirer le film des salles britanniques.

Ce sont sans doute les paroles de l'aumônier qui résument au mieux le sens du film : « Quand un Homme cesse de choisir, il cesse d'être un Homme ». Kubrick entendait démontrer que la société ne prône pas le bien, mais force l'individu à se conformer extérieurement au bien. Celui-ci n'est donc pas choisi mais adopté sous la contrainte de l'éducation, de la loi et de la répression. Ces thèses behavioristes sont illustrées par le terrifiant traitement « Ludovico » qui impose à un criminel de faire le bien contre sa volonté, alors que le for intérieur reste identique. Il n'y a aucune rédemption dans ce comportement artificiel. Un individu forcé à « bien » agir n'est donc pas nécessairement « bon » pour autant. Le film, montrant une société

cynique et des pouvoirs publics maniant la dernière démagogie, critique un ordre social où le bien, la morale, ont fait place à un simple utilitarisme policier et technocratique. Ainsi, dit Kubrick, très pessimiste, citant Aaron Stern, psychiatre : « Alex représente l'homme dans son état naturel ; lorsqu'on le « traite », cela correspond au processus même de la civilisation. »[2].

Cette critique virulente de l'immoralisme de la société se retrouve dans de nombreuses œuvres d'anticipation. Torturé pour avoir voulu braver le système (et Big Brother), le Winston de 1984 parvient lui aussi à surmonter sa « maladie » et à aimer Big Brother. Le système Ludovico employé pour rendre Alex non-violent s'inscrit dans le même processus : le droit chemin, autrement dit le conformisme social doit être imposé ; faute de quoi l'individu ne doit plus avoir le choix de refuser. D'où l'humiliation subie par Alex ou les aberrations finalement acceptées par Winston : « 2 et 2 font 5 ou tout autre résultat décidé par Big Brother ». Ces thèmes sont toujours d'actualité. Au fil des pérégrinations d'Alex et de sa bande, on s'aperçoit qu'ils ne sont que de purs produits de la société et que, lorsque le vernis craque, les citoyens honnêtes leur ressemblent plus que ce que l'on aurait pu croire.

Controverse

Après la sortie du film, plusieurs délinquants britanniques ayant perpétré des actes de violence gratuite ont déclaré avoir pris exemple sur le film. Les lettres de menaces envahissent alors la boîte aux lettres de Stanley Kubrick (qui avait quitté les États-Unis pour l'Angleterre), qui prend peur pour ses enfants. Il demande à Warner Bros. de retirer le film des salles de cinéma britanniques en dépit du grand succès du film. Fait unique, la société de production obtempère et le film est retiré. Ce n'est qu'en 2000, c'est-à-dire après la mort de Kubrick (le 7 mars 1999), que le film est à nouveau projeté au Royaume-Uni. À la sortie du film en 1972, l'opinion publique s'était dite extrêmement choquée que la violence du film soit représentée de manière esthétique, lui donnant des ambiances de fêtes notamment dans les actes commis par Alex et sa bande au début du film, ce qui entraîna une censure. Dans les bonus du DVD du film, il est dit que les censeurs n'ont au final rien trouvé à redire sur le film et se soient même déclarés étonnés de sa réputation sulfureuse au vu de son contenu réel qui justifiait selon eux la violence gratuite du début du film.

Titre

D'après Anthony Burgess lui-même, le titre Orange Mécanique vient d'une vieille expression cockney « il est bizarre comme une orange mécanique » (« He's as queer as a clockwork orange »)[3], c'est-à-dire très étrange ou inhabituel. En Malaisie, où Burgess a travaillé, « orang » signifie également un « être humain » et cette connotation existe dans le mot, de même que l'anagramme « organ »[3]. Le terme « orange » est d'ailleurs repris dans le vocabulaire Nadsat, dans sa signification « Homme » (voir le lexique). Le titre pourrait donc aussi signifier « L'homme Mécanique », ce qui décrirait l'état d'Alex après sa thérapie.

Différences entre le film et le livre

A Clockwork Orange a été écrit par Anthony Burgess en 1962 et adapté au cinéma par Stanley Kubrick neuf ans plus tard, en 1971. Kubrick s'est basé sur la version américaine du livre, censurée dans le dernier chapitre. Informé par l'auteur pendant le tournage, Kubrick n'a pas voulu prendre cela en compte, le jugeant trop différent de ce qu'il voulait montrer à travers le film. Dans ce chapitre, Alex reforme une bande avec trois droogs, puis revoit Pete un soir. Celui-ci, âgé de vingt ans, est désormais marié, ce qui sidère Alex. En y réfléchissant, il décide de se ranger complètement, sermonne ses droogs sur leurs actions (« Tout ce que

vous faites, c'est vous en prendre à des gens sans défense... ») et finalement songe à fonder une famille.

Hormis cette différence importante mais très localisée, le film est très proche du livre. Certaines répliques sont directement inspirées des dialogues du livre ; les différences qui subsistent sont surtout : l'âge des deux filles chez le disquaire, le lieu de l'agression de la devotchka au début. Certains détails sont entièrement apportés par Kubrick : la chanson 'I'm singin' in the rain, la sculpture de forme phallique qu'utilise Alex pour tuer la femme, la scène où Alex arrive en prison... Certains éléments du livre ont également été supprimés pour l'adaptation en film, tels l'assassinat commis par Alex en prison ou l'agression du vieux à la bibliothèque.

On note aussi une nette différence quant à la quantité de jargon utilisé dans le film, largement inférieure à celle présente dans le livre. Le vocabulaire d'Alex et de ses droogs subit aussi parfois certaines modifications. Ces changements s'expliquent par la nécessité pour un spectateur n'ayant pas lu le livre de s'adapter rapidement à l'univers particulier de Burgess. De même, que les costumes des droogs du film, sont totalement différents de ceux du livre.

La musique dans le film

La bande originale d'Orange mécanique est très particulière, voire « expérimentale » pour l'époque.

Kubrick préférait généralement utiliser de la musique classique existante plutôt que de faire appel à des compositeurs hollywoodiens, incapables selon lui de rivaliser avec les grands classiques (la partition prévue pour 2001, l'Odyssée de l'espace, achevée, avait par exemple été finalement refusée et remplacée par Richard et Johannes Strauss, Ligeti et Khatchaturian). Il réfléchissait alors, le film étant en cours de montage, à un moyen d'accommoder Beethoven, nécessairement présent dans la bande originale en raison du culte que lui voue le jeune voyou protagoniste, lorsqu'il reçut une proposition d'un ingénieur du son et compositeur, alors auréolé du succès immense de l'une des productions classiques les plus hardies de l'époque : Wendy Carlos (anciennement Walter Carlos) et son Switched on Bach, l'album de musique baroque jouée avec un instrument alors révolutionnaire, le synthétiseur modulaire de Robert Moog. En effet, Carlos avait eu vent de ce que Kubrick travaillait sur une adaptation de Clockwork Orange. Il parut évident à Carlos que la musique de Beethoven ne pouvait, sur un tel projet, être adaptée que par lui.

Il fit donc parvenir quelques maquettes à Kubrick, qui fut séduit. À la fin des années 1960, les synthétiseurs sont des instruments d'avant-garde, aux sons inédits, nouveaux, qui créent une atmosphère étrange. Le grand précédent étant Forbidden Planet, dont la bande-son était la première « tout-électronique », réalisé en 1956, année des tentatives plus que convaincantes de Stockhausen dans son studio de la WDR à Cologne.

Wendy Carlos adapte notamment la Symphonie n° 9 de Beethoven en utilisant les premiers « vocoders », l'ouverture de Guillaume Tell de Rossini, le film s'ouvrant sur un morceau particulièrement sinistre, mettant immédiatement le spectateur dans l'ambiance d'un monde futur inquiétant : Musique pour les Funérailles de la Reine Mary (Music for the Funeral of Queen Mary) de Henry Purcell, transformée par le recours à des flangers et autres effets modernes.

Kubrick avait à l'époque demandé au groupe Pink Floyd d'utiliser leur chanson Atom Heart Mother. Ils ont décliné cette proposition.

Autour du film

De nombreux groupes d'ultra de football ont repris comme symbole le style d'Alex et de ses droogs, comme par exemple les Magic Fans de l'AS Saint-Étienne ou les Red Kaos 1994 du Grenoble Foot 38.

Durant les années 1970, l'équipe nationale Hollandaise était célèbre pour son « football total » et fut un temps surnommée « Orange mécanique », du fait de la précision de ses actions de jeu et du maillot national orange, couleur historique des Pays-Bas.

Les peintures à caractère érotique que l'on aperçoit dans la maison de la « femme aux chats » sont celles de la femme de Stanley Kubrick, Christiane Kubrick.

À l'hôpital, dans les articles de journaux traitants de la tentative de suicide d'Alex, on peut lire le nom de famille « Burgess », comme le nom de l'auteur du livre, Anthony Burgess.

Lors de la scène du viol, Malcolm McDowell (Alex DeLarge) a choisi de chanter Singin' In the Rain parce qu'il s'agissait de la seule chanson dont il connaissait les paroles par cœur.

Lorsqu'Alex se rend chez le disquaire, on peut clairement voir la pochette vinyle de la bande originale de 2001, l'Odyssée de l'espace, le film précédent de Stanley Kubrick.

Quand Alex est roué de coups par les mendiants et revoit ses anciens amis, Georgie et Dim qui sont devenus policiers, Dim, à gauche, a le numéro 665, et Goergie à droite, porte le numéro 667. Alex, au centre, correspond donc à 666, le nombre de la Bête.

David Prowse, qui joue le rôle du garde du corps de l'écrivain, interprétera plus tard Dark Vader dans Star Wars grâce à sa stature imposante.

